

Jeanne de Flandreysy, le palais du Roure, la Provence et l'Italie fasciste

Christophe Poupault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7384>
ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014
Pagination : 37-51
ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Christophe Poupault, « Jeanne de Flandreysy, le palais du Roure, la Provence et l'Italie fasciste », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 88 | 2014, mis en ligne le 23 octobre 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7384>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

Jeanne de Flandreysy, le palais du Roure, la Provence et l'Italie fasciste

Christophe Poupault

- 1 Le palais du Roure est une demeure avignonnaise qui fut pendant plus de quatre siècles le lieu d'habitation de la famille Baroncelli, illustre dans l'histoire florentine pour l'assassinat perpétré par l'un de ses membres, Bernard de Baroncelli, sur la personne de Julien de Médicis, frère de Laurent le Magnifique¹. En 1918, il est racheté par Jeanne de Flandreysy, une femme de lettres passionnée par la Provence et la culture latine. Jusqu'à sa mort, elle le transforme en un haut lieu de la défense de la langue et des traditions provençales, tout en développant un intérêt croissant pour l'Italie. La mise en place du régime fasciste et l'enracinement de la dictature ne changent en rien cet engouement et sa maison devient peu à peu un centre actif du rapprochement franco-italien, tandis qu'elle-même multiplie les initiatives pour le favoriser.
- 2 Les très nombreux documents que possède le palais du Roure témoignent des rapports étroits entretenus par ses propriétaires pendant plusieurs siècles avec la Péninsule. Outre un fonds d'archives sur la famille Baroncelli, il conserve une importante bibliothèque italienne essentiellement constituée par Jeanne de Flandreysy et des dossiers très riches mais partiellement classés sur les liens qu'elle a tissés avec l'Italie dans l'entre-deux-guerres. Grâce à sa vaste correspondance, à ses notes de voyages, aux documents divers qu'elle a conservés comme des guides touristiques, des fascicules d'expositions ou des cartons d'invitations à des manifestations variées, ainsi qu'à de nombreuses coupures de presse, il est possible de reconstituer les relations privilégiées que « l'Abbesse du Roure », telle que la surnommaient les Avignonnais, a cultivées avec l'Italie mussolinienne, ses efforts pour renforcer l'amitié bilatérale au cours de fêtes particulièrement démonstratives, mais aussi ses relations ambiguës avec le régime².

Le palais du Roure : des liens étroits avec l'Italie depuis le XV^e siècle

- 3 En 1469, près d'un siècle après le départ du dernier pape d'Avignon, Pierre de Baroncelli, banquier florentin qui a épousé sept ans plus tôt Léonarde de Passis qui appartient à la grande famille des Pazzi, également banquiers florentins installés en Avignon et qui ont francisé leur nom, achète à son beau-père pour 600 écus la « taverne de l'Amourié » qui occupe l'emplacement actuel du palais du Roure. Dans les années qui suivent, il fait l'acquisition de deux autres demeures attenantes qu'il fait démolir pour agrandir son bien et pendant 200 ans, l'édifice subit d'importantes modifications pour constituer, à la fin du XVII^e siècle, l'hôtel de Javon, en référence à l'inféodation de la seigneurie de Javon reçue en avril 1514 par les Baroncelli d'Avignon³.
- 4 Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la famille aristocratique d'origine toscane l'habite et le transforme. En 1891, le marquis Raymond de Baroncelli qui en a hérité, ainsi que son épouse Henriette de Chazelles et leur fils aîné, Folco⁴, passionnés par la culture provençale, décident de s'associer aux activités de Frédéric Mistral qu'ils admirent. Écrivain fondateur du Félibrige en 1854, ce dernier consacre sa vie à la renaissance et à la promotion de la langue et de la culture d'Oc⁵. Pour le soutenir, les Baroncelli installent dans leur maison la rédaction de son journal entièrement écrit en langue provençale : *L'Aiòli*⁶. L'aventure dure jusqu'en 1899 et c'est durant cette période que Mistral surnomme l'hôtel de Javon le palais du Roure, vraisemblablement en souvenir du collège du Roure fondé en 1476 à proximité par le légat Julien della Rovere, futur pape Jules II⁷. Des hommes de lettres s'y rencontrent déjà comme Étienne Mallarmé, Villiers de l'Isle Adam et bien sûr les membres du Félibrige. Les Baroncelli demeurent au Roure jusqu'à la mort d'Henriette de Chazelles, le 1^{er} août 1906⁸. L'édifice est ensuite mis en vente au cours de l'été 1907. La Société immobilière de Vaucluse l'acquiert en 1909, le transforme en le dégradant⁹, tandis que des boutiques s'installent au rez-de-chaussée, ainsi qu'une brasserie et une imprimerie. Le 12 avril 1918, tout change lorsque Jeanne de Flandreysy, journaliste littéraire au *Figaro* de 1904 à 1910, décide d'en faire l'acquisition.
- 5 Fille de l'homme de lettres et archéologue Étienne Mellier, Jeanne de Flandreysy est née le 11 juillet 1874 à Valence¹⁰. C'est à la fin du XIX^e siècle qu'elle décide d'adopter son nom à particule. L'origine en est discutée. L'intéressée elle-même a longtemps mis en avant son mariage en 1899 avec un comte écossais, Aymar de Flandreysy, qui serait mort peu de temps après les noces. Mais cette union n'a jamais eu lieu et il semble que Jeanne Mellier ait choisi de changer de patronyme pour faciliter sa carrière littéraire à Paris, à une époque où être la veuve d'un comte facilitait l'insertion dans les milieux des belles-lettres¹¹. En 1900, elle fait la connaissance de Frédéric Mistral avec qui elle noue une amitié sincère, puis en 1908 de Folco de Baroncelli lors du tournage du film *Mireille en Camargue*. Au contact de ces deux personnalités, elle développe une passion dévorante pour la culture provençale et commence à accumuler une impressionnante documentation sur tout ce qui la concerne. Lorsqu'au début de l'année 1918 elle a connaissance de la vente du palais du Roure, elle met tout en œuvre pour rassembler les fonds nécessaires et sollicite son ami Jules Charles-Roux qu'elle a rencontré en 1903, député des Bouches-du-Rhône de 1889 à 1898 et mécène marseillais très fortuné¹². Ce dernier, également amoureux de la Provence et qui cherche depuis 1917 à constituer avec Jeanne de Flandreysy, à Avignon, un musée sur la région, accepte. Mais sa mort peu de temps après,

le 6 mars 1918, compromet le projet. Elle se tourne alors vers son père qui lui avance la somme¹³. La nouvelle propriétaire s'installe au palais dès le mois d'avril et consacre le reste de sa vie à sa restauration. Surtout, grâce à la place dont elle dispose, elle amasse toujours plus d'archives, de manuscrits, de photographies, d'objets ethnographiques, de meubles, de souvenirs et de livres qui sont consacrés à la Provence. Grande collectionneuse de cloches¹⁴, elle constitue aussi une bibliothèque et fait de sa maison une « Villa Médicis » provençale dont l'objectif est la protection des artistes et des écrivains. Elle accueille des conférences, des concerts, des expositions et de nombreuses personnalités qui sont parfois hébergées, à l'image du peintre et sculpteur belge Henri de Groux¹⁵ ou du poète Louis Le Cardonnel, auteur de *Camina sacra*, qui trouve son inspiration à Assise avant de finir sa vie au Roure¹⁶. Centre actif de la vie intellectuelle de l'entre-deux-guerres, une foule d'hommes de lettres y séjournent parmi lesquels les académiciens Maurice Barrès, Pierre de Nolhac et Louis Bertrand, ainsi que l'écrivain Albert Thibaudet, de même que les Italiens Filippo Tommaso Marinetti, Arturo Farinelli, Ugo Ojetti ou encore le professeur Mario Chini, traducteur de Mistral dans la Péninsule. Le 8 septembre 1936, Jeanne de Flandreysy épouse l'archéologue Émile Espérandieu, membre de l'Institut, conservateur des Musées Archéologiques de Nîmes et des Monuments Romains du Gard, qui a perdu sa femme en décembre 1935¹⁷. Pour la propriétaire du Roure, se marier à un membre de l'Institut est très flatteur depuis l'adoption de son nom à particule suite à ses soi-disant noces avec un Écossais fantôme. Elle a 62 ans, Émile Espérandieu 79. Ce dernier fait don de sa bibliothèque au Roure et ils décident ensemble de constituer une fondation qui porte leurs deux noms. Après la mort de son époux le 14 mars 1939 et malgré les tumultes de la guerre, Jeanne de Flandreysy décide le 12 juillet 1944, à l'occasion de ses 70 ans, de léguer à la Ville d'Avignon le palais du Roure et toutes ses collections, ainsi que son annexe, la villa du Chêne vert aux Angles, de l'autre côté du Rhône¹⁸. Les deux édifices forment en octobre 1952 l'Institut méditerranéen du palais du Roure, inauguré le 4 novembre par le ministre de l'Éducation nationale, André Marie, et placé sous la double autorité scientifique des universités d'Aix-Marseille et de Montpellier¹⁹. Jeanne de Flandreysy meurt le 15 mai 1959 dans sa demeure, qu'elle n'avait jamais cessé d'habiter depuis sa donation.

La passion italienne de Jeanne de Flandreysy

- 6 L'amour de Jeanne de Flandreysy pour la Provence se double rapidement d'un intérêt croissant pour l'Italie. Dante et Pétrarque sont ses auteurs préférés et l'histoire même d'Avignon, celle du palais du Roure et de la famille Baroncelli, suscitent chez elle une passion pour la Péninsule qui l'anime jusqu'à sa mort. Si d'après Henriette Dibon, son attrait pour la terre provençale, dont elle n'est pas originaire, est surtout lié à l'amitié qu'elle a nouée avec Jules Charles-Roux²⁰, comme en témoigne sa méconnaissance de la langue des Félibres qu'elle n'a jamais lue ni parlée²¹, elle décide à partir des années 1920 d'italianiser sa propriété. Du reste, ses recherches sur le Félibrige et la culture provençale passent pendant cette période au second plan. Dans une région où tout évoque l'appartenance au monde méditerranéen et dont le nom même rappelle sa romanisation précoce, la *provincia* de Rome, l'engouement pour l'Italie est presque naturel. Le biographe de Jeanne de Flandreysy note : « Terre latine, terre sœur tellement semblable dans son originalité même à la terre de Mistral, que la frontière qui les sépare est sensible au seul œil averti. [...] [L]'Italie, pour elle, a toujours été plus ou moins le pays ou le temps

de la Renaissance »²². L'Italie chrétienne la fascine aussi. Elle est reçue en audience par le pape Pie XI en novembre 1927 et l'accueil au Roure de Louis Cardonnel à partir de 1929 symbolise cet attrait. Surtout, cette sympathie incite Jeanne de Flandreysy à encourager l'amitié franco-italienne durant toute la période de l'entre-deux-guerres, au nom des affinités culturelles entre les deux peuples que la notion de latinité traduit. Cette représentation unique, qui fait des nations française et italienne des « sœurs », doit être selon elle la base d'une entente commune et durable et elle est partagée par bon nombre de contemporains dans les deux pays²³. Par conséquent, en plus d'être le temple de la sauvegarde des traditions provençales, elle fait rapidement du palais du Roure celui de la promotion de l'idée latine et du rapprochement entre Paris et Rome, à une époque où les relations sont particulièrement fluctuantes²⁴. C'est pourquoi à partir de 1927, au moment où les travaux de restauration de sa demeure sont déjà bien avancés, elle choisit d'y constituer une bibliothèque italienne en rassemblant des livres, manuscrits et gravures concernant les rapports intellectuels entre les deux États « latins »²⁵. Elle trouve des adhésions et des appuis dans les milieux culturels français, auprès du très italophile Pierre de Nolhac, son ami qui l'a conseillé pour la restauration du Roure en 1918 en tant que conservateur du Château de Versailles et qui a consacré sa thèse à Pétrarque lorsqu'il séjournait à l'École française de Rome, au début des années 1880²⁶, du professeur Henri Hauvette, président-fondateur en 1916 de l'Union intellectuelle franco-italienne²⁷, de l'historien Paul Hazard, professeur au Collège de France, ou encore des universitaires Maurice Mignon, italianiste à l'origine de la création du lycée français de Rome et enseignant à la Faculté des lettres d'Aix, et Émile Ripert, son collègue qui y est professeur de langue et de littérature provençales depuis 1920. Côté italien, les parrainages sont aussi nombreux. Jeanne de Flandreysy met à profit ses nombreux voyages dans la Péninsule pour fréquenter ses bibliothèques et nouer des relations avec ses artistes et ses hommes de lettres²⁸. Elle reçoit également quantité d'ouvrages de podestats avec lesquels elle est en contact²⁹. En octobre 1927, le ministère fasciste des Affaires étrangères est en outre informé de son dessein et l'encourage à poursuivre ses recherches en Italie³⁰. Celui-ci y voit un excellent moyen d'accroître sa propagande à l'étranger et lors d'un déplacement à Rome le mois suivant, elle rencontre même Mussolini pour la première fois, le 11, qui lui offre un portrait délicat toujours conservé au Roure³¹. Surtout, à l'occasion de manifestations culturelles binationales, elle multiplie les rencontres qui lui permettent d'enrichir ses collections.

- 7 En 1927 et en 1928, conjointement en France et en Italie, sont organisées de grandes fêtes pour célébrer les 600 ans de la rencontre entre Pétrarque et Laure de Sade à Avignon et Jeanne de Flandreysy y participe. L'initiative en revient à Pierre de Nolhac qui a créé en 1926 une Société des Amis de Pétrarque dont il existe une section vaclusienne, à laquelle la propriétaire du Roure appartient. S'il s'agit d'une période où les relations franco-italiennes sont mauvaises³², les cérémonies qui se déroulent dans un premier temps dans le Vaucluse, en 1927, sont très chaleureuses et la presse des deux pays en rend compte³³. En octobre 1928, de nouvelles rencontres ont lieu à L'Isle-sur-la-Sorgue au cours desquelles l'académicien Ugo Ojetti prend la parole au nom du gouvernement italien³⁴, avant les grandes festivités d'Arezzo un mois plus tard, la ville natale du poète. Organisées par Eugenio Coselschi, député au parlement italien et conseiller pour la propagande du gouvernement fasciste, promoteur de l'idée latine et futur créateur en 1933 des Comités d'Action pour l'Universalité de Rome (CAUR)³⁵, elles sont un immense succès pour l'amitié franco-italienne. Elles se conçoivent comme une manifestation

grandiose du génie « latin »³⁶ ; André François-Poncet, sous secrétaire d'État aux Beaux-Arts, y représente officiellement le gouvernement français, accompagné par plusieurs personnalités illustres dont Pierre de Nolhac, les écrivains Marcel Boulenger, Émile Henriot et Hubert Morand venus de Paris, les universitaires provençaux Maurice Mignon, Émile Ripert et le comte Charles de Mougins Roquefort, secrétaire de l'Académie d'Aix, le Capoulié du Félibrige³⁷, Marius Jouveau, le conservateur de la bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, le professeur Caillet, sa collaboratrice, Madame Goeffroy, le maire de Montpellier, le socialiste Albert Billod, le directeur de l'Institut français de Florence, Henri Graillot, le directeur de l'Alliance française de Gênes, Gaston Broche, et Jeanne de Flandreysy³⁸. Louis Le Cardonnel, initialement invité par Eugenio Coselschi, doit renoncer pour raisons de santé mais assure que la présence de son amie d'Avignon le réjouit tant elle travaille « avec une ardeur inextinguible à entretenir comme sur un autel, dans son palais du Roure, ce double et unique amour de la France et de l'Italie »³⁹. Le roi Victor-Emmanuel III préside la manifestation tandis que le gouvernement fasciste se fait représenter par Giuseppe Belluzzo, ministre de l'Instruction publique, et Francesco Giunta, sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil. De nombreux hommes de lettres italiens sont aussi présents⁴⁰. Tous les discours, en dépit des tensions politiques, mettent en avant l'attachement entre les deux « sœurs latines » et la célébration de Pétrarque se transforme rapidement en une rencontre en faveur du rapprochement franco-italien. Émile Henriot résume : « Il parut à chacun que ce jour devait être marqué d'une pierre blanche, tant la communauté des sentiments exprimés à la mémoire d'un poète soulignait l'affectueux accord des deux nations sœurs »⁴¹. Jeanne de Flandreysy regrette notamment que les difficultés diplomatiques, liées entre autres aux colonies, obstruent les relations mais elle sait que ce type de réunion « fraternelle » est propice à l'entente et Pierre de Nolhac la reconforte dans ce sens. Il lui assure que les désaccords ne sont que passagers et l'encourage à continuer à œuvrer à l'amitié bilatérale : « Cette bourrasque encore passera et les fleurs de Vaucluse et d'Arezzo finiront par s'épanouir. À vous qui en êtes la bonne jardinière, attentive et vigilante, je souhaite pour l'an qui vient santé et prospérité »⁴². Jeanne de Flandreysy se trouve au centre des réseaux franco-italiens et son palais est un temple reconnu de la promotion latine.

- 8 Du 13 au 16 octobre 1929, lors du 34^e congrès de la Société Dante Alighieri⁴³ qui se tient à Pise et à Livourne, la propriétaire du Roure, comme présidente d'une section avignonnaise de l'association, effectue un nouveau voyage dans la Péninsule estimant qu'il lui offre l'occasion de rencontrer un grand nombre d'écrivains susceptibles de l'aider dans la constitution de sa bibliothèque italienne. L'initiative de créer en Avignon une section de la Dante Alighieri a été prise en juillet 1929 par Madame Goeffroy, dans le but de préparer les fêtes romaines prévues en 1930 pour célébrer le centenaire de la naissance de Frédéric Mistral⁴⁴. Eugenio Coselschi, qu'elle a sollicité, a immédiatement approuvé et en a informé le sénateur Paolo Boselli, président de la Dante Alighieri, qui en a accepté le principe⁴⁵. Cette organisation ne recrute théoriquement ses membres que parmi les Italiens et l'exception faite à la Provence prouve, selon Pierre de Nolhac, l'estime de l'Italie pour la région⁴⁶. De surcroît, la présidence de la section qui est confiée en septembre à Jeanne de Flandreysy, selon le vœu d'Eugenio Coselschi, assure qu'elle est une personnalité appréciée des autorités fascistes⁴⁷. Ainsi, en octobre, la propriétaire du Roure se rend en Toscane à la tête d'une petite délégation composée notamment du professeur Caillet, de sa collaboratrice, d'Émile Ripert et du comte Charles de Mougins Roquefort. Le programme est le suivant : séance inaugurale le premier jour du congrès, sous la présidence du roi d'Italie, dans la grande salle de l'université de Pise, par le

ministre de l'Éducation nationale, Balbino Giuliano, suivie le lendemain par une visite de Volterra et de ses musées, le surlendemain par la clôture du congrès, à Livourne, et le dernier jour par une découverte de l'île d'Elbe et du musée Napoléon qui s'y trouve⁴⁸. Pour le 17, Eugenio Coselschi a proposé à Jeanne de Flandreysy, accompagnée des membres de la Dante avignonnaise, de le suivre à Rome pour les présenter à Mussolini⁴⁹. La rencontre a lieu en fin d'après-midi dans le bureau du Duce et Charles de Mougins Roquefort en a fait un long compte-rendu dans *Le Mémorial d'Aix*⁵⁰, repris dans ses souvenirs de voyage publiés plusieurs années après⁵¹. Il raconte qu'il fut particulièrement impressionné par le décor des salles traversées avant de voir le maître de l'Italie puis, lorsqu'il arriva dans son bureau, par « la profondeur et la douceur de son regard, et par l'aménité et la bonhomie qui se dégagent de toute sa personne »⁵². Eugenio Coselschi exposa d'abord au dirigeant fasciste les raisons de cette entrevue, à savoir obtenir une aide morale et matérielle pour l'envoi de livres à la bibliothèque italienne du palais du Roure. Puis, au nom de la section avignonnaise de la Dante Alighieri, Jeanne de Flandreysy lui offrit un exemplaire de *Mireille* en provençal qui portait la signature de tous les membres de la délégation. Mussolini apprécia, assura avoir lu la grande œuvre de Mistral dans sa jeunesse et pendant qu'il feuilletait le volume, le conservateur de l'Inguimbertaine et son adjointe lui firent part, à sa demande, du programme des prochaines festivités mistraliennes prévues à Carpentras pour honorer le centenaire de la naissance du poète. Eugenio Coselschi et ses hôtes exprimèrent le souhait d'une représentation du gouvernement italien à ces journées et Mussolini, d'un signe de la tête, approuva. C'est alors que la fille de Madame Geoffroy, habillée en comtadine, lui présenta un bouquet de roses rouges nouées aux couleurs de la France et de l'Italie. Jeanne de Flandreysy lui montra ensuite le registre des adhésions à son projet de bibliothèque italienne et le Duce regarda attentivement les signatures avant d'y apposer la sienne et de serrer chaudement la main de chacun de ses visiteurs. Cette rencontre fut ainsi des plus cordiales un an avant les manifestations en l'honneur de Frédéric Mistral.

- 9 En 1930, le centenaire de la naissance de l'écrivain est célébré dans toute la France méridionale⁵³. Les œuvres complètes de cet auteur apprécié et même populaire en Italie ont été traduites et des cours de littérature provençale ont été institués dans les universités de Rome, Florence et Padoue⁵⁴. Par conséquent, le gouvernement fasciste a décidé de s'associer aux festivités en organisant du 24 au 31 octobre une semaine « mistralienne » à Rome⁵⁵. Une délégation est invitée à laquelle Jeanne de Flandreysy prend part. Elle est principalement composée de l'écrivain maurassien Jean Rivain, vice-président du Comité France-Italie⁵⁶, de Philippe de Zara, secrétaire général pour la France du Comité Mistral à Rome, de Rémy Roux, président de l'École palatine d'Avignon, d'Émile Ripert, de Maurice Mignon, du Capoulié du Félibrige et du comte Philippe d'Estaille, président de l'Association de l'Entente française. Dès le premier jour, les voyageurs sont reçus par les deux ambassades françaises et à l'Académie royale. Le 25 octobre, une cérémonie a lieu à la Confédération nationale des *Professionisti e Artisti* où les Français sont accueillis de façon très chaleureuse par son président, le député Giacomo di Giacomo, secrétaire général pour l'Italie du Comité Mistral à Rome, et par le professeur Mario Chini, un ami proche de Jeanne de Flandreysy avec lequel elle a beaucoup correspondu pour préparer les journées romaines⁵⁷. Le jour suivant est celui des principales commémorations. Dans la matinée à l'Académie royale, le ministre fasciste de l'Éducation nationale, Balbino Giuliano, à côté de son collègue des Corporations, Giuseppe Bottai, qui a été désigné pour présider le Comité Mistral à Rome, du président du Sénat, Luigi

Federzoni, et de l'ambassadeur de France, Maurice de Beaumarchais, fait l'éloge de la Provence devant Jeanne de Flandreysy et ses compagnons :

Aucune terre, au-delà des Alpes, n'a senti profondément l'intime vérité originelle de notre race latine autant que cette terre que Rome considérait comme la province par excellence. Et aucun poète n'a jamais senti si profondément le mystique amour de sa terre comme Mistral a senti sa Provence. [...] Avec ce sentiment, pendant que nous marchons vers notre nouvelle destinée, nous sommes heureux, dans un moment de recueillement, d'adresser notre pensée et notre salut à ce poète si provençal et si latin⁵⁸.

- 10 L'académicien Arturo Farinelli prend ensuite la parole et continue à flatter ses hôtes en célébrant les liens privilégiés entre la Provence, l'Italie et les peuples « latins » qui doivent s'unir pour imposer la paix dans le monde :

Ne se rendaient-ils pas compte, les peuples latins, de l'unité de leur langue, de la communion d'idéal et d'aspirations ? La race était pourtant compacte, et le sentiment, fraternel. [...] Français et Provençaux, Espagnols et Catalans, l'Italie rayonnante au foyer romain, les Latins étaient en apparence dispersés ; leurs plus charmantes terres s'étendaient toutes le long d'une seule mer, la divine Méditerranée, et sur ces eaux le ciel reflétait son azur, son calme, cette lumière et cette allégresse qui devaient être le privilège des peuples ralliés autour de la Méditerranée. Rêve d'un poète, mais vivant et intense comme la plus vive réalité. Il [Mistral] mourut, toujours avec ce rêve et le désir que l'union idéale pût se réaliser⁵⁹.

- 11 Jean Rivain, au nom de la délégation française, répond à ces allocutions en des termes très chaleureux. L'après-midi, l'inauguration de la plaque apposée sur l'hôtel où le poète et sa femme étaient descendus lors de leur voyage romain en 1891⁶⁰, rue San Nicola da Tolentino, est à nouveau l'occasion de célébrations communes pour exprimer le désir d'alliance⁶¹. En présence de Mussolini, Émile Ripert, qui a bien connu l'auteur de *L'Ode à la Race latine*⁶² à la fin de sa vie, en prononce un panégyrique et fait de la Provence une terre d'élection pour rapprocher les deux nations « latines » :

Entre toutes les provinces dont la France est composée, la Provence a une mission spirituelle, un message à porter au monde, ce qu'elle a fait de façon sublime par les lèvres de Mistral. La Provence a le devoir d'expliquer la France à l'Italie, l'Italie à la France. Plus près de vous que les Français du Nord, nous comprenons mieux votre ardeur, votre enthousiasme, votre sensibilité, et plus près que vous de Paris, nous savons bien que se dissimulent souvent sous l'ironie l'affection la plus profonde et la plus sincère. [...] Nous sommes sur un grand chemin de civilisation qui va d'une capitale à l'autre⁶³.

- 12 Mario Chini fait à son tour une intervention orale et en fin de journée, une réception est donnée au Capitole par le gouverneur de Rome. Le soir, un dîner sur l'Aventin est offert par la Confédération des écrivains et artistes, que préside Giuseppe Bottai. Cette fois-ci, c'est l'écrivain Philippe de Zara qui s'exprime pour lire un message de Pierre de Nolhac qui aurait dû se rendre à Rome mais qui a renoncé pour raisons de santé⁶⁴. Dans l'enthousiasme général, Filippo Tommaso Marinetti exige « la nécessité impérieuse de la fraternité latine » et l'académicien Arturo Marpicati salue les Français et les Italiens qui ont ensemble versé leur sang pour la même cause⁶⁵. Les jours suivants, d'autres réceptions sont organisées, notamment à la Villa Médicis où Jeanne de Flandreysy se fait photographe⁶⁶. L'ultime rencontre, le dernier jour de la célébration mistralienne à Rome, a lieu à l'ambassade de France où le discours de Maurice de Beaumarchais insiste sur le rapprochement toujours plus étroit et plus intime des deux grandes « sœurs latines »⁶⁷. Si lors de ces journées, la propriétaire du Roure ne prend jamais officiellement

la parole, elle assiste à toutes les manifestations et cette présence en fait une personnalité importante de l'amitié franco-italienne. En outre, son séjour se prolonge après les cérémonies puisque le 10 novembre, elle est reçue au ministère des Corporations sans que l'on connaisse le but de cette visite⁶⁸.

Philofascisme ou amitié « latine » ?

- 13 Cette attirance de Jeanne de Flandreysy pour l'Italie et les nombreux séjours qu'elle y effectue la mettent inévitablement en contact avec le régime fasciste qui ne semble en rien la gêner dans ses déplacements, ni du reste dans son désir de rapprocher les deux pays « latins ». Elle rencontre deux fois Mussolini en audience et au cours de la première, il lui offre son portrait dédicacé qu'elle décide d'accrocher au-dessus de la cheminée du salon d'honneur du palais du Roure, là où elle reçoit ses hôtes⁶⁹. Ce choix paraît témoigner d'une adhésion ostensible à la politique du chef de l'Italie « nouvelle ». Les autorités du régime perçoivent en outre son action avec bienveillance et sa correspondance avec Eugenio Coselschi en est la marque la plus évidente. Elle est même qualifiée en 1927 par la direction du ministère fasciste des Affaires étrangères, l'année même où elle s'entretient pour la première fois avec le Duce, « de fervente admiratrice de l'Italie et de l'œuvre de rénovation effectuée par le régime »⁷⁰. Si le ministère de la Culture populaire ne conserve aucun dossier qui la classe parmi tous les étrangers susceptibles d'intéresser sa propagande⁷¹, elle semble apparaître comme un soutien à sa politique.
- 14 Toutefois, le contexte de la fin des années 1920 permet de nuancer cette analyse. D'abord, les audiences de Mussolini ne sont pas exceptionnelles pour les voyageurs de passage qui jouissent d'une certaine notoriété. Les agendas de ce dernier, consultables à l'*Archivio Centrale dello Stato* à Rome, rendent parfaitement compte de la quantité impressionnante d'hôtes étrangers, parfois inattendus, qui peuvent venir le voir et converser facilement avec lui puisqu'il parle parfaitement le français. Les entretiens de Jeanne de Flandreysy ne sont donc pas inhabituels, même si rencontrer Mussolini est une marque évidente de sympathie et même si les listes disponibles pour les années 1930 certifient qu'elle ne l'a plus jamais revu en privé après les célébrations en l'honneur de Mistral⁷². Ensuite, à la fin des années 1920, apprécier Mussolini n'est pas honteux pour tous ceux qui estiment que son rôle dans la lutte contre la révolution bolchevique a été bénéfique et que son programme de « régénération nationale » est utile en Italie. Il apparaît à beaucoup comme un homme providentiel, un combattant à la force exceptionnelle qui a refusé de se soumettre pendant la période des troubles de l'après-guerre⁷³. C'est pourquoi il bénéficie d'une réelle popularité auprès de nombreux chefs politiques, hommes de lettres et journalistes européens, au moins jusqu'à la guerre d'Éthiopie⁷⁴. Les propos célèbres prononcés par Winston Churchill, alors chancelier de l'Échiquier, lors d'une conférence de presse à Londres le 20 janvier 1927, illustrent parfaitement cette image favorable⁷⁵. Si Jeanne de Flandreysy présente incontestablement une estime réelle pour le Duce qui lui semble redonner sa grandeur à la Péninsule sur la scène internationale, elle considère que le régime fasciste ne doit pas être un obstacle à la réalisation d'une alliance franco-italienne. Elle croit profondément à l'idée latine et même si de 1931 à la guerre elle ne participe plus de manière aussi visible à des cérémonies binationales, contrairement aux années précédentes, elle joue un rôle actif au sein du Comité France-Italie.
- 15 Cette organisation, créée en 1926 par l'écrivain italophile Gabriel Faure, puis remaniée en 1929 par Jean Rivain, prend son essor au début des années 1930 sous la présidence de

Pierre de Nolhac. Son ambition est d'œuvrer à une entente durable entre les deux pays et la notoriété de ses adhérents, dont certains sont de véritables thuriféraires du fascisme, en fait l'institution du rapprochement franco-italien la plus éminente de toute la période⁷⁶. En juin 1932, Jeanne de Flandreysy participe notamment à la création de son groupement régional de Provence. Sous la présidence de Maurice Mignon, son siège est à Marseille et la propriétaire du Roure fait partie du comité de direction⁷⁷. Trois sections sont mises en place : une pour les affaires économiques, une pour les lettres, sous la direction de Maurice Mignon, et une pour les arts, sous celle de Jeanne de Flandreysy. De plus, cette dernière crée en Avignon une antenne du Comité de Marseille, qu'elle dirige. Elle choisit comme vice-présidents Rémi Roux et le conservateur du palais des papes, le docteur Colombe. Son rôle au sein de l'association est par conséquent important. Elle reçoit au palais du Roure tous les numéros de la revue *France-Italie*, l'organe du Comité parisien, pour la publication de laquelle elle est du reste financièrement sollicitée⁷⁸, ainsi qu'un très grand nombre de cartons d'invitation pour des conférences faites par des membres français ou italiens de l'organisation⁷⁹. À partir de 1933, les initiatives de cette dernière pour soutenir les négociations diplomatiques en cours sont de plus en plus nombreuses et aboutissent en septembre 1933 à la création d'un Comité Italia-Francia, sous la direction du sénateur Borletti. Les deux groupements jouent un rôle central dans le rapprochement franco-italien qui mène aux accords de Rome de janvier 1935⁸⁰ et celui de la Provence, au sein duquel agit Jeanne de Flandreysy, est particulièrement dynamique⁸¹. Le 11 mai 1935, pour célébrer à la fois les vingt ans de l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de la France et les accords de Rome, une grande fête est organisée au palais du Roure pendant laquelle une nouvelle cloche, baptisée « la Romaine », est offerte à Jeanne de Flandreysy par les deux principaux dirigeants du Comité France-Italie, Pierre de Nolhac et Louis Madelin⁸². Des mélodies françaises et italiennes sont jouées pour l'occasion ; Philippe de Zara prononce une conférence intitulée « La Méditerranée, source de civilisation universelle », et sont inaugurées en début de soirée les grandes eaux-fortes de Piranèse offertes par le régime fasciste à la propriétaire du Roure pour orner les salles de sa bibliothèque italienne⁸³.

- 16 À partir de l'automne 1935, les relations bilatérales se dégradent à cause de la guerre d'Éthiopie mais le Comité France-Italie continue son soutien sans faille à la politique de Mussolini. Le désir de le voir ressusciter l'Empire de Rome par cette conquête africaine plaît à Pierre de Nolhac et le 28 novembre, il écrit à Jeanne de Flandreysy : « Ai-je besoin de vous dire que les sanctions contre l'Italie révoltent les cœurs et que le Comité France-Italie a rempli tous ses devoirs de protestation. La résistance de ce grand peuple est admirable »⁸⁴. En 1936, « l'Abbesse du Roure » signe du reste une pétition du Centre de propagande d'action latine et d'union méditerranéenne qui demande la levée des sanctions votées à la Société des Nations contre l'Italie⁸⁵. Ce Centre, situé à Toulouse, dépend du Comité contre les sanctions et la guerre qui s'est constitué à Paris dès la fin du mois de septembre 1935, à l'initiative de Robert Vallery-Radot, secrétaire général de la section française des Comités d'Action pour l'Universalité de Rome qu'Eugenio Coselschi dirige. Adressée au gouvernement français, cette pétition dit vouloir défendre la paix, sans référence au régime politique de l'Italie, même si elle est lancée par des organisations partisans ou proches du fascisme italien.
- 17 Les archives du palais du Roure sont beaucoup plus rares concernant les relations entre Jeanne de Flandreysy et la Péninsule à la fin des années 1930. On sait que cette dernière est invitée par Mario Chini à une série de conférences sur Mistral et le Félibrige qui

doivent avoir lieu à l'université de la Sapienza à Rome, vraisemblablement en 1937 ou en 1938, mais sans que l'on sache si elle y a répondu favorablement⁸⁶. La guerre en 1940 interrompt inévitablement les actions entreprises mais sans que l'intérêt pour la culture italienne de la veuve d'Émile Espérandieu ne soit remis en cause. La création en 1952 de l'Institut méditerranéen du palais du Roure en est le meilleur exemple.

- 18 Ainsi, l'hôtel particulier des Baroncelli-Javon a toujours entretenu des liens privilégiés avec l'Italie et son rachat par Jeanne de Flandreysy en 1918 ne les a pas interrompus. S'il est un centre très fourni de documentation sur la culture provençale, il est aussi un lieu qui rappelle l'importance de la Péninsule aux yeux de ses propriétaires. Jeanne de Flandreysy fut autant passionnée par la Provence que par l'Italie et aussi bien par l'Italie de Dante et de Pétrarque que par celle des fascistes dont elle fut la contemporaine, persuadée que les peuples « latins » devaient s'unir au-delà de leurs différends politiques pour montrer au monde, qu'après tant de siècles, la gloire de la civilisation romaine continuait à éclairer le monde et à le guider. En outre, les archives du palais du Roure confirment l'attraction que le régime fasciste a exercée à l'étranger et encouragent à repenser la place des institutions culturelles dans les réseaux transnationaux qui ont contribué au rapprochement franco-italien. Au-delà de leur simple rôle documentaire, elles incarnent la complexité des relations entre Paris et Rome et les rapports étroits qui se sont noués pour promouvoir la latinité.

NOTES

1. Joseph Girard, *Les Baroncelli d'Avignon*, Avignon, Palais du Roure, 1957.
2. Je tiens à remercier tout le personnel du palais du Roure pour m'avoir facilité la communication de l'ensemble de ces archives.
3. Cette seigneurie se trouve à l'Est de l'actuel département du Vaucluse et les Baroncelli y font construire un château.
4. Marie-Lucien-Gabriel-Folco de Baroncelli, dit Folco, est né à Aix le 1^{er} novembre 1869. Très tôt intéressé par le mouvement de la renaissance provençale, proche de Frédéric Mistral, il est le secrétaire de *L'Aiòli* pendant toute la période de sa publication de 1891 à 1899, avant de se retirer dans son mas de l'Amarée, en Camargue, où il mène une vie de gardian. Il meurt le 15 décembre 1943. Sur sa vie, voir Jeanne de Flandreysy, *Folco de Baroncelli*, Avignon, La Chèvre d'or, 1947.
5. Frédéric Mistral (1830-1914) obtient le prix Nobel de littérature en 1904 pour l'ensemble de son œuvre écrite en provençal : Claude Mauron, *Frédéric Mistral*, Paris, Fayard, 1993.
6. Ce journal paraît pour la première fois le 7 janvier 1891. Un numéro est publié les 7, 17 et 27 de chaque mois, jusqu'au 27 décembre 1899. La rédaction comprenait tous les grands noms de la poésie provençale et Folco de Baroncelli en était le secrétaire et l'un des principaux animateurs. La presse à bras de l'Imprimerie Seguin, acquise en 1943 par Jeanne de Flandreysy et sur laquelle fut imprimée en 1859 la première édition de *Mirèio*, la grande œuvre de Frédéric Mistral, ainsi qu'à partir de 1891 *L'Aiòli*, est toujours visible aujourd'hui au palais du Roure. Le journal est relancé le 7 septembre 1930 par Frédéric Mistral neveu, à l'occasion du centenaire de la naissance du poète, jusqu'au 21 juin 1932.

7. Pierre Baroncelli, l'acquéreur du palais du Roure, fut trésorier personnel du cardinal Julien della Rovere.
8. Joseph Girard, *Les Baroncelli...*, *op. cit.*, p. 160. Raymond de Baroncelli est décédé le 28 mars 1897.
9. *Ibid.*, p. 162.
10. Sur la vie de Jeanne de Flandreysy, il n'existe qu'une seule biographie : Christian Chabanis, *Jeanne de Flandreysy ou la passion de la gloire*, [s.l.], Guy Chambelland, Éditions de la Salamandre, 1964. Voir également la contribution de B. A. Taladoire, *Le palais du Roure depuis 1918. Hommage à Jeanne de Flandreysy-Espérandieu*, Avignon, Les Amis du Roure, 1961 et celle de Sabine Barnicaud, « Jeanne de Flandreysy, 1874-1959 », dans Sylvestre Clap (dir.), *Portraits de femmes en Vaucluse*, Avignon, Club Azertyuiop, 2012, p. 174-176.
11. Henriette Dibon, « Le Roure de Jeanne de Flandreysy », *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, t. X, années 1977-1978, p. 183-185.
12. Jeanne de Flandreysy et Jules Charles-Roux ont publié ensemble plusieurs ouvrages : *Autour de l'histoire. Camargue, Avignon, Arles, Provence au pays d'Arles*, en collaboration avec Étienne Mellier, Paris, Lemerre, 1910 ; *Le livre d'or de la Camargue*, en collaboration avec Étienne Mellier, Paris, Lemerre, 1916.
13. Christian Chabanis, *Jeanne de Flandreysy...*, *op. cit.*, p. 209-210 ; Henriette Dibon, « Le Roure de Jeanne de Flandreysy », *art. cit.*, p. 186.
14. Elle en possède 175 de toutes tailles et d'origines diverses, dont certaines sont du XVII^e et du XVIII^e siècles.
15. Né en 1866 près de Bruxelles et mort en 1930 à Marseille, il est l'un des grands peintres symbolistes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles : Henry de Groux, *Journal*, ouvrage publié sous la direction de Rodolphe Rapetti et Pierre Wat, Paris, Kimé, INHA, 2007.
16. Né à Valence le 26 février 1862, il s'intéresse très jeune à la poésie et séjourne à Paris dans les années 1880 où il s'insère dans les milieux littéraires. En 1894, profondément croyant, il entre au séminaire français de Rome. Il devient prêtre en 1896, exerce dans plusieurs paroisses puis tente l'expérience monastique. Il publie son premier volume de poèmes en 1904. L'année suivante, il se retire à Assise où il demeure plusieurs années, voyage aussi à Rome et en Toscane et rédige pendant cette période *Carmina Sacra*, qu'il publie en 1912. Il revient en 1914 à Valence et y reste jusqu'en 1916, avant de repartir en Italie jusqu'en 1924. Il séjourne notamment à San Remo (Gabriel Faure, *Louis Le Cardonnel à San Remo, 20 lettres inédites du poète*, Paris, Arthaud, 1943). Il s'installe au Roure en avril 1929 et y reste jusqu'à sa mort, le 28 mai 1936. Sur la vie de Louis Le Cardonnel, voir Raymond Christoflour, *Louis Le Cardonnel. Pèlerin de l'invisible*, préface de Georges Bernanos, Paris, Plon, 1938.
17. Sur sa vie, voir Christian Chabanis, *Jeanne de Flandreysy...*, *op. cit.*, p. 268-274.
18. Cette propriété fut construite vers 1860 par le comte Séménov, un aristocrate russe qui était passionné par le mouvement de la Renaissance provençale. Il y reçut tous les membres du Félibrige, à commencer par Frédéric Mistral, mais aussi Paul Arène et Alphonse Daudet. Le comte mourut pendant la révolution russe et la maison échut au prince William Bonaparte-Wyse qui résidait en Irlande. Jeanne de Flandreysy l'acquit en 1953 et la Ville d'Avignon accepta son entretien pour y accueillir des artistes et des étudiants qui travaillaient sur la Provence. Son projet de « Villa Médicis provençale » prit alors tout son sens.
19. Léo Larguier et Jules Véran, *Une Villa Médicis rhodanienne : le Chêne vert*, Avignon, Amis du Chêne vert, 1947 ; Vincent Flauraud, *L'Institut méditerranéen d'Avignon (Chêne vert - palais du Roure). Une expérience de « Villa Médicis rhodanienne » (1952-1970)*, Avignon, [s.n.], 2011.
20. Henriette Dibon, « Le Roure de Jeanne de Flandreysy », *art. cit.*, p. 189.
21. Christian Chabanis, *Jeanne de Flandreysy...*, *op. cit.*, p. 28.
22. *Ibid.*, p. 225-226.

23. Sur l'histoire de la latinité et son rôle dans le rapprochement franco-italien, voir Catherine Fraixe et Christophe Poupault, « Introduction », dans Catherine Fraixe, Lucia Piccioni et Christophe Poupault (dir.), *Vers une Europe latine. Acteurs et enjeux des échanges culturels entre la France et l'Italie fasciste*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, Paris, INHA, 2014, p. 11-30.
24. Robert de Dampierre, « Dix années de politique française à Rome (1925-1935) », *La Revue des Deux Mondes*, n° 21, 1^{er} novembre 1953, p. 14-38 ; *id.*, « Dix années de politique française à Rome (1925-1935) », *La Revue des Deux Mondes*, n° 22, 15 novembre 1953, p. 258-283.
25. Cette bibliothèque est aujourd'hui très fournie. Elle comprend de nombreuses œuvres d'auteurs italiens ayant vécu en France ou ayant parlé de sujets français et d'œuvres françaises sur l'Italie et les Italiens.
26. Gino Zuchelli, *Pierre de Nolhac et l'Italie*, Saïgon, Imprimerie Saïgon Ân-quàn, 1970.
27. Créée en pleine guerre mondiale pour resserrer les liens entre les intellectuels des deux nations, l'association se perpétue durant tout l'entre-deux-guerres et œuvre à sa manière au rapprochement franco-italien par l'organisation de manifestations diverses et de publications. De très nombreuses personnalités y adhèrent dans les deux pays.
28. Une multitude de dossiers d'archives au palais du Roure conservent ses billets d'entrée dans des musées, ses notes d'hôtels et de restaurants, ainsi que des documents touristiques sur toutes les villes visitées.
29. Archives du palais du Roure (APR), fonds Italie (FI).
30. APR, FI, Note du ministère italien des Affaires étrangères au ministère de l'Instruction publique, le 29 octobre 1927.
31. Henriette Dibon, « Le Roure de Jeanne de Flandreysy », art. cit., p. 188.
32. Pierre Guillen, « L'échec d'un rapprochement franco-italien dans les années 1926-1929 », dans Alessandro Migliazza et Enrico Decleva (dir.), *Diplomazia e storia delle relazioni internazionali. Studi in onore di Enrico Serra*, Milan, Giuffrè, 1991, p. 321-337.
33. *Annexe XXI au Bulletin de l'Alliance française de Gênes, Quelques lettres de Pierre de Nolhac, défenseur de l'Amitié franco-italienne avec une introduction et des notes de Gaston Broche*, Paris-Gênes, Alliance Française, 1939, p. 26-28.
34. Pierre de Nolhac, *Souvenirs d'un vieux romain*, Paris, Plon, 1930, p. 183.
35. Marco Cuzzi, *L'internazionale delle camicie nere. I CAUR, Comitati d'Azione per l'Universalità di Roma : 1933-1939*, Milan, Mursia, 2005.
36. Archivio Centrale dello Stato (dorénavant ACS), Presidenza del Consiglio dei Ministri, 1928-1930, busta 318, fasc. 14/2, protocollo 1526, Lettre d'Eugenio Coselschi à Mussolini, le 28 juillet 1928.
37. Le Capoulié est le principal responsable du Félibrige. Il est considéré comme le successeur de Frédéric Mistral.
38. Pierre de Nolhac, « Souvenirs d'un vieux romain », *Revue de Paris*, 19 mars 1930, p. 251 ; Charles de Mougins Roquefort, *Haltes littéraires en Italie*, Aix-en-Provence, Imprimerie Chauvet, 1937, p. 9.
39. APR, correspondance de Louis Le Cardonnel, Lettre de Louis Le Cardonnel à Eugenio Coselschi, le 22 novembre 1928.
40. Pierre de Nolhac, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 185-186 ; Charles de Mougins Roquefort, *Haltes littéraires...*, *op. cit.*, p. 11.
41. Émile Henriot, *Promenades italiennes*, Paris, L'Édition d'Art H. Piazza, 1930, p. 138.
42. APR, Correspondance de Jeanne de Flandreysy (CJF), Lettre de Pierre de Nolhac à Jeanne de Flandreysy, le 31 décembre 1928.
43. Créée en 1889, cette Société a pour but de défendre et de promouvoir la langue et la culture italiennes à l'étranger. Sous la présidence de Paolo Boselli de 1906 et 1932, elle élargit progressivement ses activités et s'attache à glorifier l'Italie et le régime fasciste : Filippo

Caparelli, *La « Dante Alighieri »*, Rome, Bonacci, 1987 ; Beatrice Pisa, *Nazione e politica nella Società « Dante Alighieri »*, Rome, Bonacci, 1995.

44. APR, CJF, Lettre d'Eugenio Coselschi à Jeanne de Flandreysy, le 12 août 1929.
45. APR, CJF, Lettre d'Eugenio Coselschi à Jeanne de Flandreysy, le 28 juillet 1929.
46. APR, CJF, Lettre de Pierre de Nolhac à Jeanne de Flandreysy, le 10 septembre 1929.
47. APR, CJF, Lettre d'Eugenio Coselschi à Jeanne de Flandreysy, le 19 août 1929.
48. APR, FI, Programme du 34^e congrès de la Société Dante Alighieri.
49. APR, CJF, Lettre d'Eugenio Coselschi à Jeanne de Flandreysy, le 24 septembre 1929.
50. Charles de Mougins Roquefort, « Une délégation provençale chez Mussolini », *Le Mémorial d'Aix*, 3 novembre 1929.
51. Charles de Mougins Roquefort, *Haltes littéraires...*, *op. cit.*, p. 19-24. Dans cet ouvrage, les dates ne coïncident pas avec son article du *Mémorial* ou avec les archives du palais du Roure. Il écrit que le congrès de la Dante Alighieri a eu lieu du samedi 24 au mardi 27 octobre 1929 (p. 19), ce qui est une erreur puisque le 24 octobre 1929 était un jeudi et le 27 un dimanche. De surcroît, la rencontre avec Mussolini est évoquée à la date du 27 et non du 17. Mais le fait qu'elle corresponde à un dimanche est très peu probable. Le 17 octobre était un jeudi et il y a certainement une confusion de l'auteur dans son ouvrage qui paraît longtemps après ces événements, en 1937.
52. Charles de Mougins Roquefort, « Une délégation provençale... », *art. cit.*
53. René Jouveau, *Histoire du Félibrige (1914-1941)*, Nîmes, R. Jouveau, 1977, p. 159-229.
54. Paul Gentizon, *Rome sous le faisceau*, Paris, Fasquelle, 1933, p. 64.
55. Ces fêtes sont longuement évoquées par Maurice Mignon dans les numéros 330 et 331 de *L'Aïdli*, datés du 21 novembre et du 7 décembre 1930.
56. Sur ce Comité, voir *infra*.
57. Dix-sept lettres sont consultables dans la correspondance de Jeanne de Flandreysy conservée dans les archives du palais du Roure.
58. *De Virgile à Mistral*, Paris, Firmin-Didot, 1931, p. 6-7.
59. *Ibid.*, p. 8.
60. Frédéric et Marie Mistral, *Excursion en Italie. Un voyage à Venise*, texte provençal intégral avec la traduction française de Charles Maurras en regard, avant-propos de Claude Mauron, Paris, La Poterne, 1985.
61. Sur la plaque, toujours visible aujourd'hui, le texte est le suivant : « *In questa casa nel MDCCCXCI visse Federico Mistral, Virgilio della sua Provenza, grande poeta degli umili, apostolo di latinità. La reale Accademia d'Italia, il comitato mistraliano, nel nome di Roma. XXVI ottobre MCMXXX Anno VIII* ». « Dans cette maison en 1891 vécut Frédéric Mistral, Virgile de sa Provence, grand poète des humbles, apôtre de la latinité. L'Académie royale, le comité mistralien, au nom de Rome. 27 octobre 1930 Année 8 ».
62. Frédéric Mistral, *L'Ode à la race latine ; Virgile*, Le Moretum, Lourmarin, Les Cahiers de la Colette, 1931.
63. *De Virgile...*, *op. cit.*, p. 13.
64. Il n'avait déjà pas pu se rendre aux fêtes mistraliennes organisées à Avignon peu de temps avant : APR, correspondance de Maurice Mignon, lettre de Maurice Mignon à Pierre de Nolhac, le 28 septembre 1930.
65. *De Virgile...*, *op. cit.*, p. 17.
66. La photo est consultable dans les archives du palais du Roure, fonds Italie. Elle est en compagnie d'Émile Ripert, de Maurice Mignon, de Mario Chini et du directeur de l'Académie de France à Rome, Denys Puech.
67. *De Virgile...*, *op. cit.*, p. 31.
68. APR, FI, Note du ministère des Corporations pour Jeanne de Flandreysy, le 9 novembre 1930.

69. Eugène Guichard, « Une bibliothèque italienne à Avignon », *Les Tablettes d'Avignon et de Provence*, n° 128, 29 septembre 1928, p. 1. Cet article a paru début juillet dans *Il Messagero*, le principal journal de Rome : lettre d'Eugène Guichard à Jeanne de Flandreysy, le 3 juillet 1928 (APR, CJF).
70. APR, FI, Note du ministère des Affaires étrangères au ministère de l'Instruction publique, le 29 octobre 1927.
71. La consultation à Rome des archives du ministère de la Culture populaire à l'Archivio Centrale dello Stato permet de l'affirmer.
72. ACS, Segreteria particolare del Duce, Carteggio ordinario, Udienze (1930-1943).
73. Didier Musiedlak, « Mussolini : le grand dessein à l'épreuve de la réalité », *Parlement[s]. Revue d'histoire politique*, n° 13, mai 2010, p. 52-62.
74. Pierre Milza, *Mussolini*, Paris, Fayard, 1999, p. 619-629. Voir aussi, Pierre Milza, *L'Italie fasciste devant l'opinion française (1920-1940)*, Paris, Armand Colin, 1967.
75. *Ibid.*, p. 422. Le ministre anglais déclare notamment : « Son unique pensée est le bien-être durable du peuple italien. [...] Si j'avais été italien, je suis sûr que j'aurais été entièrement avec vous, du commencement à la fin de votre lutte victorieuse contre les appétits bestiaux et les passions du léninisme. [...] Sur le plan extérieur, votre mouvement a rendu service au monde entier ».
76. Enrico Decleva, « Relazioni culturali e propaganda negli anni trenta : i comitati "France-Italie" e "Italia-Francia" », dans Jean-Baptiste Duroselle et Enrico Serra (dir.), *Il vincolo culturale tra Italia e Francia negli anni trenta e quaranta*, Milan, Franco Angeli, 1986, p. 108-157.
77. APR, FI. Les présidents d'honneur sont Maurice Hubert, président de la Chambre de commerce de Marseille, le commandeur Sillitti, consul général d'Italie à Marseille, l'ancien député Adrien Artaud, président de la Foire de Marseille, Émile Ripert, de l'Académie de Marseille, et Gustave Bourrageas, directeur du *Petit Marseillais*.
78. APR, CJF, Lettre de Pierre de Nolhac à Jeanne de Flandreysy, le 4 octobre 1934.
79. APR, FI.
80. Christophe Poupault, « Le rapprochement culturel franco-italien et ses enjeux idéologiques (1933-1935) », dans Catherine Fraixe, Lucia Piccioni et Christophe Poupault (dir.), *Vers une Europe latine...*, op. cit., p. 115-130. Sur les accords de Rome de janvier 1935 qui voient se concrétiser l'alliance entre la France et l'Italie, voir Pierre Milza, « Le voyage de Pierre Laval à Rome en janvier 1935 », dans Jean-Baptiste Duroselle et Enrico Serra (dir.), *Italia e Francia dal 1919 al 1939*, Milan, Franco Angeli, 1981, p. 219-243.
81. APR, CJF, Lettres de Pierre de Nolhac à Jeanne de Flandreysy, les 11 janvier 1933 et 11 janvier 1934. Dans chacune de ces lettres, l'académicien salue l'action de son amie en faveur du rapprochement franco-italien.
82. APR, FI.
83. APR, FI.
84. APR, CJF, Lettre de Pierre de Nolhac à Jeanne de Flandreysy, le 28 novembre 1935.
85. APR, FI.
86. APR, FI.

RÉSUMÉS

En 1918, la femme de lettres Jeanne de Flandreysy rachète à Avignon le palais du Roure qui fut pendant quatre siècles la demeure d'une famille d'origine florentine, les Baroncelli, et que fréquenta Frédéric Mistral qui lui donna son nom. Elle le restaure et le transforme en un haut lieu de la sauvegarde de la culture provençale, tout en se passionnant pour l'Italie. Elle y constitue une importante bibliothèque italienne et multiplie les actions en faveur d'un rapprochement franco-italien, au nom de la latinité, en participant notamment à des rencontres culturelles binationales et en adhérant au Comité France-Italie. Confrontée au régime fasciste, elle montre une certaine bienveillance à son égard, rencontre Mussolini et est un témoin privilégié de l'évolution des relations entre les deux pays pendant la période.

In 1918 the writer Jeanne de Flandreysy bought the Roure Palace in Avignon from the Baroncelli family, which originally came from Florence and who had lived there for four centuries. Frederic Mistral gave the residence its name when he visited. Flandreysy restored and transformed the palace as a place to preserve Provençal culture, which had a passionate following in Italy. She established an important Italian library and made efforts to solidify French-Italian cultural relations in the name of Latin identity, holding bilateral Franco-Italian gatherings and joining the France-Italy Committee. With the rise of fascism, she was somewhat friendly toward the government; she met with Mussolini and was a privileged witness to the development of bilateral relations during this period.

INDEX

Mots-clés : Avignon, Provence, Italie, fascisme, latinité

Keywords : Avignon, Province, Italy, fascism, Latin identity

AUTEUR

CHRISTOPHE POUPAULT

Christophe Poupault est professeur d'histoire en classes préparatoires littéraires aux grandes écoles au lycée Frédéric Mistral d'Avignon et chercheur associé à l'UMR Telemme d'Aix-Marseille Université. Parmi ses dernières publications : « Travail et loisirs en Italie fasciste. Le système corporatif et l'encadrement des masses laborieuses vus par les voyageurs français », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, no 121, avril-juin 2013, p. 169-188 ; « Amitié "latine" et pragmatisme diplomatique. Les relations franco-italiennes de 1936 à 1938 », *Relations internationales*, no 154, juillet-septembre 2013, p. 51-62 et en codirection avec Catherine Fraixe et Lucia Piccioni, *Vers une Europe latine. Acteurs et enjeux des échanges culturels entre la France et l'Italie fasciste*, Bruxelles, Peter Lang, 2014. cpoupault@hotmail.com